

Les flux de traduction entre le français et l'arabe depuis les années 1980

par Richard Jacquemond

L'étude comparée des flux de traduction du français vers l'arabe et, à l'inverse, de l'arabe vers le français, offre une illustration assez exemplaire de l'échange culturel inégal entre une langue centrale ou dominante (le français) et une langue périphérique ou dominée (l'arabe)¹. Il peut sembler paradoxal de classer l'arabe dans les langues périphériques. Langue maternelle de plus de 200 millions de personnes et seconde langue d'au moins 100 autres millions (ce qui la classe au 5^e ou au 6^e rang mondial)², c'est l'unique langue officielle de 17 des 22 Etats membres de la Ligue arabe et l'une des langues officielles des cinq autres (Irak, Soudan, Djibouti, Somalie, Comores), ainsi que de trois Etats qui n'en font pas partie (Erythrée, Tchad, Israël) ; c'est aussi, depuis 1973, une des six langues officielles de l'ONU. C'est encore la langue d'expression privilégiée de l'islam, religion de plus d'un milliard d'humains, et, historiquement, une grande langue de culture au même titre que le grec, le latin ou le chinois. Pourtant, du point de vue de son poids dans les échanges culturels internationaux ou dans l'économie mondiale de la connaissance, c'est bien une langue périphérique. On peut le mesurer à de nombreux indices, et notamment, à la suite de Johan Heilbron, à travers les flux de traduction³ : 5^e ou 6^e langue la plus parlée dans le monde, l'arabe n'est, selon l'Index Translationum, que la 17^e du point de vue du nombre de titres traduits à partir d'elle (9 113) et la 30^e du point de vue du nombre de titres traduits vers elle (9 038)⁴.

Cependant, la mesure du poids international de l'arabe à travers cet indice pose divers problèmes qu'il convient de discuter au préalable, même si, on le verra, cette discussion n'aboutit pas à remettre en cause l'hypothèse de départ, à savoir la position dominée de l'arabe dans les échanges culturels internationaux, comme le montrera l'examen des flux de traductions récents entre le français et l'arabe.

¹ Pour une mise en perspective historique de la question, cf. Richard Jacquemond, « Translation and Cultural Hegemony : The Case of French-Arabic Translation », in Lawrence Venuti (ed.), *Rethinking Translation*, Londres, Routledge, 1992, p. 139-158.

² Nous restons ici délibérément imprécis, les chiffres et classements du nombre de locuteurs des grandes langues du monde variant considérablement selon les sources.

³ Johan Heilbron, « Towards a Sociology of Translation. Book Translations as a Cultural World-System », *European Journal of Social Theory*, 2 (4), 1999, p. 429-444.

⁴ Toutes les données issues de l'Index Translationum proviennent de consultations de la base de données de l'Unesco effectuées dans le courant du mois d'avril 2008.

Les flux de traduction : un indicateur utile mais problématique

Depuis le tournant du millénaire, l'accumulation des conflits et des crises en tout genre dans le monde arabe alimente un discours pessimiste, y compris au sein d'élites arabes qui, après avoir volontiers rejeté sur l'étranger (néo-)colonial ou dominant la responsabilité du « malheur arabe »⁵, semblent aujourd'hui plus portées à l'autocritique. Exemple caractéristique de cet air du temps, la série des *Rapports sur le développement humain arabe* du Programme des Nations unies pour le développement (Pnud), et particulièrement celui de 2003⁶. Sous-titré « Construire une société de la connaissance », ce rapport, élaboré par une équipe de chercheurs arabes, dresse un tableau alarmiste de l'état actuel du monde arabe quant à la production et la circulation de l'information et du savoir. Nombre de ses analyses et conclusions ont été abondamment reprises et diffusées dans les médias arabes et étrangers, notamment l'idée selon laquelle le faible nombre d'ouvrages traduits en arabe serait un des indices les plus clairs de la crise de la culture arabe contemporaine :

La plupart des pays arabes n'ont pas retenu les leçons du passé et le champ de la traduction demeure chaotique. En termes de quantité, en dépit de l'augmentation du nombre de livres traduits dans le monde arabe de 175 par an dans la période 1970-75 à 330, ce chiffre correspond au cinquième des traductions publiées en Grèce. Le total des livres traduits de l'époque d'Al-Ma'mûn à aujourd'hui s'élève à 10 000 – l'équivalent de ce que l'Espagne traduit en un an (Shawqi Galal, 1999, 87).⁷

Ces chiffres ont évidemment de quoi frapper les esprits. Or ils sont très loin de la réalité. La source citée, un court essai d'un intellectuel et traducteur égyptien⁸, fait référence à des données qui proviennent d'une collecte statistique réalisée par l'Alecso (Arab League Educational, Cultural and Scientific Organization : « l'Unesco arabe ») en 1985, dans le cadre d'un « Plan national [comprendre 'panarabe'] pour la traduction » qui resta finalement lettre morte. La phrase « Le total des livres traduits de l'époque d'Al-Ma'mûn à aujourd'hui s'élève à 10 000 » est elle-même tirée de ce document de 1985⁹. Il s'agit donc de données

⁵ Selon le mot de Samir Kassir, *Considérations sur le malheur arabe*, Arles, Actes Sud Sindbad, 2004.

⁶ UNDP, Arab Fund for Economic and Social Development, *The Arab Human Development Report 2003, Building a Knowledge Society*, New York, United Nations Publications, 2003. Egalement accessible en ligne : www.sd.undp.org/HDR/AHDR%202003%20-%20English.pdf

⁷ UNDP, *Arab Human Development Report 2003, op. cit.*, p. 67.

⁸ Shawqi Galal, *Al-Tarjama fî l-'âlam al-'arabî : al-wâqi' wa-l-tahaddî* (La traduction dans le monde arabe : réalité et défi), Le Caire, Conseil supérieur de la culture, 1999.

⁹ Al-Ma'mûn est le calife abbasside (813-833) dont le nom est associé à l'âge d'or de la traduction arabe : un mouvement de traduction d'une ampleur sans précédent dans l'histoire, qui s'étend en fait sur tout le premier siècle abbasside (environ 750-850) et est à l'origine de l'essor de la science arabe (voir Dimitri Gutas, *Pensée grecque, culture arabe. Le mouvement de traduction gréco-*

relativement anciennes, mais aussi et surtout très lacunaires. En effet, l'Alecso s'était appuyée à l'époque sur les données fournies par les Etats arabes, lesquels n'avaient que très partiellement répondu à ses demandes.

Ces mêmes Etats recueillent de façon tout aussi lacunaire les données bibliographiques à partir desquelles l'Unesco élabore l'Index Translationum, la base de données qui permet d'analyser les flux internationaux de traduction depuis les années 1980. En pratique, seuls deux Etats arabes alimentent l'Index de manière satisfaisante : l'Egypte (3 502 traductions arabes recensées depuis 1979) et la Syrie (1 772). Ces chiffres semblent assez proches de la réalité telle qu'on peut la mesurer par l'observation directe et la consultation des catalogues d'éditeurs dans ces deux pays. A l'inverse, l'autre grand centre (avec l'Egypte) de l'édition arabe, le Liban, est, lui, complètement absent, du fait de l'absence de dépôt légal dans ce pays : l'Index ne donne que 78 traductions arabes publiées au Liban depuis 1978, alors qu'on sait que depuis les années 1960, il s'y publie au moins autant de traductions qu'en Egypte. Ainsi, une enquête portant uniquement sur les traductions du français publiées au Liban depuis 1980, enquête malheureusement inachevée, a recensé plus de 1 500 traductions¹⁰. Les lacunes sont tout aussi importantes quant aux pays où le secteur de l'édition est de formation plus récente. Une enquête sur l'édition au Maroc recense 426 traductions arabes de 1985 à 2003, contre 24 seulement répertoriées dans l'Index Translationum sur la même période¹¹. Une étude sur l'Arabie saoudite couvrant la période 1980-1993 recense 412 traductions : l'Index n'en compte que 57 pour la même période¹².

En fait, depuis la fin du duopole égypto-libanais sur le livre arabe et l'émergence progressive, à partir des années 1970, d'une édition nationale dans la plupart des pays de la région, le paysage éditorial arabe s'est énormément diversifié et il est très difficile de se faire une idée précise de l'état réel tant de la production éditoriale que de la part qu'y représentent les livres traduits. Sans entrer dans le détail, les projections que l'on peut faire à partir des enquêtes disponibles aboutissent à proposer une évaluation de l'ordre de 2 000 traductions

arabe à Bagdad et la société abbasside primitive, trad. Abdessalam Cheddadi, Paris, Aubier, 2005).

¹⁰ Enquête menée en 2004-2005 par le Bureau du livre de l'Ambassade de France à Beyrouth, dans le cadre du « Plan traduire » du ministère des Affaires étrangères. Une base de données en ligne a été élaborée, dont l'objectif était à terme de recenser toutes les traductions du français publiées dans le monde arabe depuis 1980. Quelque 1500 traductions libanaises ont été saisies et mises en ligne sur le site www.tradarabe.org, puis le projet semble avoir été interrompu.

¹¹ Mohamed-Sghir Janjar, *L'Edition dans le Maroc indépendant, 1955-2003 : état des lieux*, étude accessible en ligne : www.rdh50.ma/fr/pdf/contributions/GT9-3.pdf.

¹² Nura Salih bin Sulayman al-Nasir, *Tarjamat al-kutub ila l-lugha l-'arabiyya fi l-mamlaka al-'arabiyya al-sa'udiyya wa-dawru-ha fi ithra' al-intaj al-fikri* (La traduction de livres vers l'arabe en Arabie saoudite et son rôle dans l'enrichissement de la production intellectuelle), Riyad, Bibliothèque du roi 'Abd al-'Aziz, 1419/1998.

au moins publiées annuellement à l'échelle arabe depuis le début des années 2000, y compris les rééditions et réimpressions¹³. Par comparaison, les dernières années complètes de l'Index Translationum (2000 à 2003) donnent un total de 2 334 traductions arabes, soit une moyenne de 558 par an.

Autre comparaison intéressante : si l'on prend maintenant les quatre premières années complètes de l'Index (1980-1983), on trouve 745 traductions arabes (186 par an en moyenne)¹⁴. Sur vingt ans, l'Index enregistre donc un triplement de ces traductions. Même si ces données sont très lacunaires, la progression qu'elles relèvent semble correspondre à la réalité du marché. En effet, d'une part, rien n'indique que la transmission des données bibliographiques des Etats arabes vers l'Unesco s'est améliorée depuis les années 1980 ; et d'autre part, ce triplement du nombre des traductions intervient dans un contexte de forte augmentation de la production éditoriale dans le monde arabe, augmentation liée d'abord, comme on l'a dit, à la diversification des centres de production. Autrement dit, il y a tout lieu de penser qu'en dépit d'une très forte augmentation en valeur absolue, la part relative des traductions dans la production éditoriale arabe, elle, n'a pas ou peu augmenté et se situe toujours aux alentours de 5 %. C'est peu, comparé à la part des traductions dans les pays européens (Grande-Bretagne exceptée), mais cela correspond à la situation du marché chinois par exemple¹⁵.

Si l'on envisage maintenant la traduction à partir de l'arabe vers les grandes langues européennes et singulièrement vers le français, l'Index Translationum redevient un outil à peu près fiable, puisque cette fois, les données sont celles fournies par la BNF ou ses équivalents. On comprend du coup que l'apparente égalité des flux d'intraduction (9 038 entrées) et d'extraduction (9 113), qui donnerait à penser que l'arabe est dans une situation d'échange culturel parfaitement égal, est en fait une illusion d'optique due à l'écart dans la qualité de la collecte statistique.

Le critère des flux de traductions comme mesure des échanges culturels entre deux pays ou deux aires linguistiques pose un autre problème dans le cas de l'arabe. En effet, pour être pleinement significatif, ce critère implique que l'on compare deux aires monolingues, relativement étanches l'une à l'autre comme, par exemple, la France et les Pays-Bas analysés par Johan Heilbron (voir chapitre 11). Or l'aire linguistique arabe (et donc le marché arabe du livre) se caractérise par l'inachèvement du processus d'arabisation. Suite à la période coloniale

¹³ Pour un exposé plus détaillé de la construction de cette évaluation, cf. Richard Jacquemond, « Les Arabes et la traduction : petite déconstruction d'une idée reçue », *La pensée de midi* n° 21, juin 2007, pp. 177-184. Franck Mermier propose pour sa part une estimation de 2 000 à 3 000 traductions par an à l'échelle arabe (*Le Livre et la ville. Beyrouth et l'édition arabe*, Arles, Actes Sud Sindbad, 2005, p. 181).

¹⁴ Après déduction des traductions arabes publiées en URSS (cf. *infra*).

¹⁵ A la fin des années 1990, le marché du livre chinois est évalué à 140.000 titres par an, dont 6 % de traductions (Hu Shouwen, « China : An Open Land for the Rights Business », in Robert Baensch, *The Publishing Industry in China*, Transaction Publishers, 2003, p. 134).

marquée à la fois par la renaissance (*nahda*) culturelle arabe et par l'imposition du français et de l'anglais et leur diffusion dans les élites locales, les indépendances ont été suivies de politiques d'arabisation plus ou moins systématiques et plus ou moins réussies, mais qui, à la notable exception de la Syrie, n'ont jamais pu être menées à leur terme. Aujourd'hui comme hier (voire davantage), les élites arabes qui sont les plus fortes consommatrices d'écrit continuent de recourir au livre écrit en anglais ou en français, que ce soit dans des proportions massives (Maghreb) ou plus modestes (Machrek).

Surtout, le livre traduit pâtit de la faiblesse structurelle du marché du livre arabe. Dans les sociétés européennes, l'alphabétisation de masse et l'inculcation de la lecture en tant qu'activité de loisir solitaire ont précédé l'avènement des médias audiovisuels, permettant au livre d'offrir à ces médias une résistance somme toute vigoureuse. Dans le monde arabe, ces nouveaux médias se sont imposés à des sociétés largement analphabètes, où la pratique de la lecture ne s'était guère diffusée au-delà des élites urbaines. On peut le mesurer à la présence discrète, sur les marchés arabes, des grands best-sellers mondiaux de type Agatha Christie et Jules Verne ou, pour prendre des exemples plus récents, J.K. Rowling ou Paulo Coelho : ces auteurs sont traduits en arabe, mais pour des ventes incomparablement plus faibles que celles qu'ils ont en Europe ou en Amérique du Nord. Cette faiblesse ne tient pas à des causes culturelles, le lecteur arabe ayant on ne sait quelle prévention vis-à-vis de l'imaginaire européen, américain ou autre, comme le montre par exemple le succès des séries américaines ou des dessins animés japonais auprès des téléspectateurs arabes. C'est plutôt le rapport au livre en tant que bien symbolique et à la lecture en tant que pratique sociale qui est en cause. Plus précisément, peut-être, le rapport à une certaine pratique de la lecture, activité de loisirs, gratuite et hédoniste, car d'autres types de livres, eux, résistent bien aux nouveaux médias et trouvent un public croissant : les livres religieux d'une part, et les livres éducatifs et pratiques d'autre part. Conception utilitariste de la lecture : le livre est un investissement dont on attend un rapport, dans ce monde ou dans l'autre. En Egypte, au Liban et ailleurs, c'est dans ces deux secteurs (livre religieux et livre éducatif ou pratique) qu'on trouve les entreprises éditoriales les plus puissantes.

La traduction du français vers l'arabe

La relative faiblesse des flux de traduction vers l'arabe ne peut donc être interprétée de manière univoque. Cette mise au point faite, l'observation des flux de traduction entre le français et l'arabe n'en est pas moins riche d'enseignements, sur divers plans.

La place du français comme langue source

Pour faire parler les statistiques de l'Index Translationum de ce point de vue, il faut d'abord neutraliser une sorte d'anomalie : jusqu'en 1991, le russe représente 31,7 % des traductions arabes recensées par l'Index (1 329 notices sur 4 191), mais la plupart de ces traductions sont publiées en URSS (1 172 sur 1 329, soit 88,2 %). Si l'on extrait de la statistique ces traductions publiées en URSS, on constate que la part du français et de l'anglais pris ensemble reste stable : environ 75 % des traductions, les autres langues se partageant le quart restant. Mais au sein de ces 75 %, le rapport est de plus en plus défavorable au français, dont la part tombe de 20,7 à 12,4 %.

Tableau 1 : Langue d'origine des ouvrages traduits en arabe selon l'Index Translationum (non compris les traductions publiées en URSS)

	1980-1989	1990-1999	2000-2005
Anglais	1106 (54,1 %)	1588 (57 %)	1571 (64,6 %)
Français	423 (20,7 %)	431 (15,5 %)	303 (12,4 %)
Allemand	104 (5,1 %)	124 (4,5 %)	112 (4,6 %)
Russe	124 (6,1 %)	83 (3 %)	70 (2,9 %)
Espagnol	47 (2,3 %)	87 (3,1 %)	67 (2,8 %)
Italien	25 (1,2 %)	31 (1,1 %)	37 (1,5 %)
Autres langues	217 (10,6 %)	443 (15,9 %)	272 (11,2 %)
<i>Total</i>	2046 (100 %)	2787 (100 %)	2432 (100 %)

Autrement dit, et hormis le cas particulier du russe, le français est la seule langue qui voit sa position sérieusement reculer dans la période. La question est de savoir si cette évolution enregistrée par l'Index Translationum serait confirmée ou infirmée par des données plus complètes. Pour le Liban, qui est le grand absent de l'Index, l'observation directe (à partir notamment des catalogues d'éditeurs) montre une évolution comparable, à savoir un recul relatif de la part du français au profit de l'anglais.

La place du français selon les pays

Dans le tableau suivant, on n'a retenu que les pays pour lesquels l'Index donne un nombre significatif (supérieur à 100) de traductions :

Tableau 2 : Traductions arabes par pays de publication, selon l'Index Translationum.

	Total	Trad. de l'anglais	Trad. du français
Egypte	3 502	2 723 (77,8 %)	269 (7,7 %)
Syrie	1 772	710 (40,1 %)	466 (28,5 %)
Koweït	532	244 (45,9 %)	70 (8,4 %)
Arabie saoudite	404	316 (78,2 %)	9 (2,2 %)
Jordanie	280	179 (63,9 %)	26 (9,3 %)
Algérie	219	33 (15,1 %)	131 (59,8 %)
Tunisie	160	27 (16,9 %)	98 (61,3 %)

Le français domine nettement l'anglais comme langue-source dans les anciennes colonies du Maghreb. Au Maroc, absent de ce tableau, le français est la langue d'origine de 87,5 % des 539 traductions arabes répertoriées par M.S. Janjar sur la période 1955-2003¹⁶. Au Machrek, on n'a malheureusement pas d'indication précise sur le rapport français-anglais au Liban : les catalogues d'éditeurs suggèrent que le français continue de l'emporter sur l'anglais, mais que l'écart entre les deux s'est réduit dans les dix ou quinze dernières années. En Syrie, le français, première langue-source des traductions arabes jusqu'aux années 1980, a ensuite été doublé par l'anglais. Les autres Etats mentionnés dans ce tableau étant plutôt de tradition anglophone, c'est logiquement l'anglais qui domine comme langue d'origine. On aurait pu penser que cette domination serait moins nette en Egypte, qui cultiva longtemps une certaine francophilie pour contrecarrer l'influence britannique. Or la part du français dans les traductions y apparaît plus faible qu'en Jordanie et au Koweït.

Les catégories de livres traduits du français en arabe

L'effritement de la position du français s'explique-t-il par la perte d'attractivité de tel ou tel secteur de la production éditoriale française ? Sur ce point, la position des traductions arabes est originale. En effet, elles se caractérisent par la part relativement faible qu'y occupe la catégorie « littérature » : un tiers des traductions, alors que sur le marché mondial cette catégorie compte pour 50 %. Cela confirme la remarque faite plus haut sur la tendance « utilitariste » du marché éditorial arabe. Or s'agissant des traductions du français, la part de la littérature, équivalente à celle de l'ensemble langues d'origine au début de la

¹⁶ Mohamed-Sghir Janjar, *L'Édition dans le Maroc indépendant*, op. cit., p. 16.

période (38 et 36% respectivement), augmente nettement ensuite, atteignant 56 % dans les années 2000-2005.

Tableau 3 : Evolution des traductions arabes par catégories, selon l'Index Translationum (évolution toutes langues d'origine confondues comparée à l'évolution pour les traductions du français ; non compris les traductions publiées en URSS jusqu'en 1991).

	1980-1989	1990-1999	2000-2005
Littérature	745 (36,4 %)	864 (31 %)	814 (33,5 %)
(dont trad. du français)	163 (38,5 %)	181 (42 %)	170 (56,1 %)
Essais et SHS	715 (35 %)	897 (32,2 %)	692 (28,5 %)
(dont trad. du français)	166 (39,2 %)	170 (39,5 %)	98 (32,3 %)
Religion	174 (8,5 %)	384 (13,8 %)	204 (8,4 %)
(dont trad. du français)	10 (2,3 %)	22 (5,1 %)	10 (3,3 %)
Autres	412 (20,1 %)	642 (23 %)	722 (29,7 %)
(dont trad. du français)	84 (20 %)	58 (13,4 %)	25 (8,3 %)
Total	2046 (100 %)	2787 (100 %)	2432 (100 %)
(dont trad. du français)	423 (100 %)	431 (100 %)	303 (100 %)

Pour la catégorie « Essais et SHS » (construite par regroupement de trois catégories du classement décimal de l'Unesco : philosophie et psychologie ; droit, sciences sociales et éducation ; histoire, géographie et biographie), leur part recule légèrement, toutes langues confondues, et il en va de même lorsqu'on l'envisage pour les seules traductions du français. Nous avons conservé la catégorie « religion » à part, pour tester son évolution dans une période caractérisée par la montée en puissance du « livre islamique » dans l'édition arabe¹⁷ : sa part augmente dans les années 1990 avant de retomber au niveau des années 1980. L'observation directe montre aussi un recul de la présence de ce type d'ouvrages sur le marché, comme si le pic de l'effet de mode était passé. Il est notable que très peu de traductions du français relèvent de cette catégorie. Enfin, la catégorie « Autres » regroupe les quatre dernières catégories de la classification décimale suivie par l'Unesco (généralités et dictionnaires ; nature et sciences exactes ; sciences appliquées ; arts, jeux et sports). On trouve là notamment tout le domaine du « livre pratique ». Cette catégorie est en expansion (elle passe de 20 à 30 %) toutes langues d'origine confondues, mais recule sensiblement pour les traductions du français (de 20 % à moins de 10 %) : évolution qui correspond à ce que l'on peut observer de manière empirique, avec la présence croissante sur le marché de traductions arabes de manuels américains de *self help*, de la psychologie familiale à l'informatique en passant par l'économie et la gestion.

¹⁷ Sur le « livre islamique » arabe, cf. Yves Gonzalez-Quijano, *Les Gens du livre : édition et champ intellectuel dans l'Égypte républicaine*, Paris, CNRS Éditions, 1998, spécialement le chapitre 7.

En conclusion, les tendances que l'on peut extrapoler à partir des statistiques de l'Index Translationum sont peu favorables au français. Sa part globale dans les traductions arabes est en nette diminution depuis les années 1980 ; dans les principaux pays arabes éditeurs de traductions, il est soit très loin derrière l'anglais (Egypte), soit en recul (Liban et Syrie), et sa position serait encore plus défavorable sans l'émergence récente d'un marché du livre arabe traduit dans les pays du Maghreb. Enfin, du point de vue des catégories, la montée de la littérature et le recul concomitant des traductions arabes d'essais, de sciences humaines et sociales et de livres scientifiques et pratiques français peuvent indiquer un certain repli des traductions du français sur une image traditionnelle, « littéraire », de la culture française.

Dans quelle mesure les politiques de soutien à l'extraduction parviennent-elles à limiter ce recul ? Pour l'aire arabe, les programmes d'aide à la publication (PAP) du ministère des Affaires étrangères ont permis d'aider environ 800 titres depuis 1990, mais il s'agit pour la moitié seulement de traductions, l'autre moitié consistant en des aides à des cessions de droit pour des éditions locales en français¹⁸. Il faut y ajouter les aides à l'extraduction du CNL (ministère de la Culture) : de 1989 à 2003, 300 aides ont été accordées pour l'arabe¹⁹. L'ensemble des traductions arabes aidées par les pouvoirs publics français représente donc environ 700 titres sur 15 ans, chiffre à comparer avec les 734 traductions du français à l'arabe répertoriées par l'Index Translationum pour la période 1990-2005 (voir tableau 1) ! Certes, on a suggéré plus haut que le nombre réel de traductions arabes est trois ou quatre fois supérieur à celui enregistré par l'Index. Si tel est le cas, cela signifierait qu'un tiers à un quart des traductions arabes du français publiées dans le monde arabe depuis 1990 bénéficient d'une aide publique française : c'est dire l'importance de cette politique publique de soutien à l'extraduction s'agissant de l'aire arabe.

Traduction ou retour à l'original ?

Avant de passer à l'examen du flux inverse, c'est-à-dire la traduction de l'arabe vers le français, arrêtons-nous sur un domaine dont on ne sait trop de quel côté des flux il se situe : je veux parler de la traduction arabe de toute une production, écrite en français, mais qui porte sur le monde arabe, qu'il s'agisse de littérature de fiction, de récits divers, d'essais, ou d'ouvrages de sciences sociales, et que

¹⁸ Ministère des Affaires étrangères-ADPF, *Lire les auteurs français à l'étranger. Les programmes d'aide à la publication. 1990-2005*, catalogue téléchargeable sur le site du ministère : http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/actions-france_830/livre-ecrit_1036/politiques-ecrit_12690/lire-les-auteurs-francais-etranger_12691/

¹⁹ Liste communiquée par le CNL à l'occasion d'une réunion professionnelle sur les politiques de soutien à la traduction dans le monde arabe (Tanger, janvier 2004).

leurs auteurs soient français (voyageurs et expatriés, chercheurs, journalistes, etc.) ou arabes, ou les deux à la fois comme lorsqu'il s'agit d'écrivains, intellectuels ou chercheurs arabes installés de longue date en France comme les romanciers Tahar Ben Jelloun et Amin Maalouf ou l'islamologue Mohamed Arkoun – trois auteurs abondamment traduits et très lus en arabe.

Une caractéristique en effet de l'échange culturel entre la France et le monde arabe est que pour une large part, il se passe de la traduction. Dans l'époque moderne, époque coloniale et post-coloniale, la connaissance et la représentation du monde arabe en France se sont construites par la médiation du champ orientaliste bien plus que par l'importation, via la traduction, de savoirs et de représentations constitués en arabe. Dans le même temps, le français est devenu, à la faveur de la colonisation puis est demeuré, après les indépendances à la faveur d'autres processus de domination plus complexes, la langue d'expression d'une part importante des élites littéraires et intellectuelles arabes, qu'il s'agisse d'acteurs installés au Nord ou au Sud de la Méditerranée, ou encore allant et venant ici et là suivant les contextes politiques et les opportunités professionnelles.

Ainsi, une enquête menée à l'Institut du monde arabe sur la production éditoriale française de l'année 1986 avait recensé, sur un total d'environ 18 800 nouveautés, 529 titres concernant le monde arabe. Parmi ces 529 titres, 500 étaient écrits en français ou traduits d'une autre langue européenne, et 29 traduits de l'arabe (ou accessoirement du turc, du persan ou de l'hébreu)²⁰. Les traductions l'emportent dans une seule catégorie, celle de la religion (11 titres traduits contre 8 écrits dans une langue européenne), et c'est dans la catégorie « littérature » qu'elles sont le plus nombreuses (14 titres, pour 58 écrites originellement dans une langue européenne). Quelques années plus tard, l'Institut du monde arabe a publié, sous le titre *Ecrivains arabes d'hier et d'aujourd'hui*, une bibliographie par auteur des œuvres littéraires disponibles dans l'édition française fin 1995²¹ : à cette date, sur 280 auteurs arabes contemporains publiés en France, 205 écrivent en français et 75 sont traduits de l'arabe. Cela souligne le progrès de la traduction de l'arabe (j'y reviendrai plus loin) mais aussi le maintien et même le développement d'une abondante création littéraire arabe d'expression française. A défaut d'une bibliographie complète plus récente, on peut se reporter à la bibliographie sélective *France-Arabie* publiée en 2005 par l'ADPF²², qui compte plus de 3 000 titres. Ce qui frappe dans cette sélection, c'est la présence massive,

²⁰ Gilles Kepel, « Synthèse » de l'atelier Edition-Traduction, actes du colloque *Le Monde Arabe dans la vie intellectuelle et culturelle en France*, 18-20 janvier 1988, Paris, Institut du monde arabe, 1989, p. 112.

²¹ Farouk Mardam Bey (dir.), *Ecrivains arabes d'hier et d'aujourd'hui*, Paris et Arles, Institut du monde arabe et Actes Sud Sindbad, 1996.

²² Farouk Mardam Bey (dir.), *France-Arabie. Bibliographie sélective des ouvrages français disponibles sur le monde arabe*, Paris, ADPF-Ministère des Affaires étrangères, 2005.

beaucoup plus importante que par le passé, d'auteurs en sciences humaines et sociales originaires des pays arabes et notamment du Maghreb. Dans le champ intellectuel ou académique comme dans le champ littéraire, le fait d'écrire directement en français procure des avantages matériels et symboliques évidents.

Quand on consulte tant les notices de l'Index Translationum que les catalogues des éditeurs arabes, on constate que toute cette production en français sur le monde arabe, qu'il s'agisse de la production orientaliste au sens large ou de celle des auteurs arabes écrivant en français, est très largement traduite en arabe. Son importance quantitative est impossible à évaluer précisément, car elle traverse les catégories de la classification décimale utilisée par l'Index et la plupart des bibliographies, mais c'est indubitablement une des priorités de la traduction arabe contemporaine. A titre d'exemple, un comptage que nous avons effectué sur le catalogue du « Projet national de traduction », grand programme public égyptien lancé en 1995, donne les résultats suivants : sur les 1000 titres que compte exactement le catalogue publié en 2006, 95 se rapportent directement à l'Egypte (égyptologie, histoire, culture et société contemporaines), 110 traitent du monde arabe et/ou musulman et 50 autres sont des ouvrages écrits originellement en anglais, français ou allemand par des auteurs arabes (majoritairement égyptiens). Au total donc, 255 traductions sur 1000 (25,5 %) relèvent de ce qu'on peut appeler un *retour à l'original* : une réappropriation, en arabe, de savoirs et représentations sur soi produit dans d'autres langues.

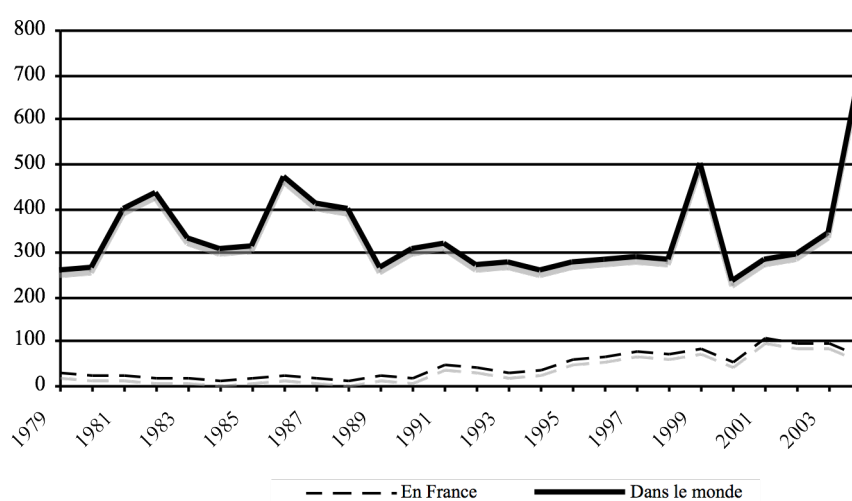
La traduction de l'arabe en France

Comme on l'a dit plus haut, l'Index Translationum est ici un outil plus fiable, dans la mesure où les données fournies par le dépôt légal français sont plus complètes. On verra qu'elles posent d'autres problèmes, mais utilisons-les déjà pour un premier éclairage global. Une des recherches proposées par l'Index Translationum est le « Top 10 » des pays traduisant à partir d'une langue donnée. De manière intéressante, la France est en tête du « Top 10 » des pays traduisant de l'arabe, avec 1 222 notices (sur un total de 9 113, soit 13,4 %), devant l'Espagne (929) et l'Allemagne (696). Les Etats-Unis et la Grande-Bretagne arrivent en 6^e et 10^e position. On trouve aussi dans ce « Top 10 » trois pays musulmans (la Turquie, l'Iran et l'Indonésie) : occasion de rappeler que si l'arabe est une langue dominée dans les échanges avec les langues européennes, il se trouve en position dominante dans ses échanges avec les autres aires linguistiques du monde musulman.

Mais revenons à la France. En examinant l'évolution dans le temps, on constate un net changement autour de l'année 1990 : jusqu'à cette année incluse, il se publie en France entre 10 et 28 traductions de l'arabe par an (20 en

moyenne) ; à partir de 1991, jamais moins de 30, avec une pointe à 109 en 2001 (68 par an en moyenne). Comme le montre le graphique ci-dessous, ce changement est propre à la France : au niveau mondial, le nombre de traductions de l'arabe n'augmente pas significativement sur la période, excepté deux points, en 1999 et 2004, qu'on a du mal à s'expliquer.

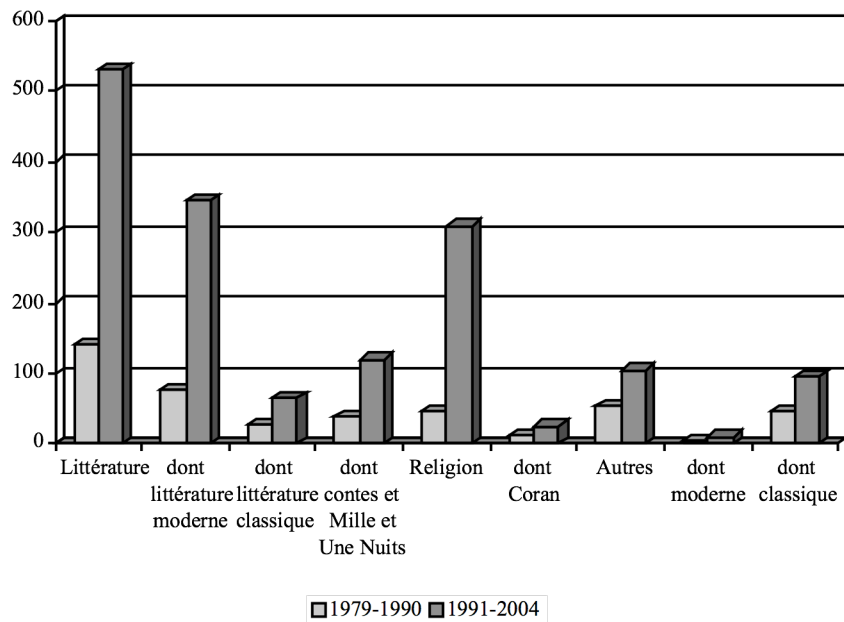
Graphique 1 : Evolution comparée des traductions arabes en France et dans le monde, 1979-2004
Source : Index Translationum.



On sait en revanche que le nombre de traductions publiées en France a fortement augmenté : quand il paraît en moyenne 20 traductions de l'arabe par an en France (période 1979-90), la moyenne des traductions françaises est de 3 179 titres/an ; dans la période suivante (1991-2004) où l'on a 68 traductions de l'arabe/an en moyenne, la moyenne de l'ensemble des traductions est passée à 7 209 titres/an. Autrement dit, la « part de marché » de l'arabe dans les traductions paraissant en France augmente bien, passant de 0,6 % à 0,9 %, mais reste à un niveau assez dérisoire.

Pour comprendre le saut quantitatif qui se produit en France autour de 1990, il faut affiner l'analyse et examiner les catégories de livres traduits en parcourant les listes que donne l'Index dans chaque catégorie.

Graphique 2 : Traductions de l'arabe en français parues en France par catégories, selon l'Index Translationum : comparaison 1979-1990 et 1991-2004.



Les catégories ci-dessus ne correspondent pas exactement à celles de l'Index. Pour « faire parler » la catégorie « littérature », nous avons dépouillé et distribué ses notices en trois sous-catégories : littérature moderne, littérature classique, et contes et *Mille et une Nuits*. Dans la catégorie « religion », nous nous sommes contenté de faire apparaître les traductions du Coran. L'ensemble « Autres » regroupe les huit autres catégories du classement décimal adopté par l'Index : s'agissant des traductions arabes, les classements de l'Index se révèlent ici particulièrement aléatoires. En effet, les ouvrages anciens ne se prêtent pas à ce type de classification : ainsi les traductions du grand philosophe mystique Ibn 'Arabi sont classées tantôt en littérature, tantôt en religion, tantôt en philosophie. Les choix opérés pour les ouvrages modernes sont aussi contestables : par exemple les nombreuses autobiographies d'écrivains arabes modernes sont classées en « Histoire, géographie et biographie » et non en littérature. Nous les avons donc réintégrées en « littérature moderne », avec quelques autres titres manifestement mal classés et, avant de regrouper cet ensemble « Autres », nous avons séparé les auteurs classiques des auteurs modernes, ce qui fait ressortir l'extrême rareté des traductions d'essais politiques ou de textes de sciences humaines et sociales arabes contemporains (une quinzaine de titres sur toute la période 1979-2004).

D'une période à l'autre, toutes les catégories et sous-catégories sont en hausse, mais l'essentiel de l'augmentation est fourni par deux d'entre elles : la littérature moderne (de 77 à 345 notices : + 448 %) et, plus spectaculairement encore, la catégorie « religion » (de 46 à 309 notices : + 672 %). Ce dernier chiffre illustre

bien l'émergence d'un marché du « livre islamique », en France et en français, à partir des premières années 1990²³. On distingue aisément, en parcourant ces 309 notices d'ouvrages de « religion » traduits de l'arabe en français, ceux qui relèvent de l'édition française classique dans le domaine (pour l'essentiel, des traductions du Coran et des ouvrages relevant de l'islamologie et du soufisme) et ceux qui relèvent de ce nouveau type d'édition à destination du public des musulmans de France (la majorité des notices). Il s'agit en effet pour l'essentiel d'ouvrages d'éducation et d'édification religieuses, d'auteurs classiques ou (plus souvent) contemporains, dont la traduction en français s'impose dans un contexte de développement de la pratique religieuse dans cette communauté qui, dans son immense majorité, n'a pas accès à la lecture en arabe.

Avant de revenir plus longuement sur la traduction de la littérature arabe moderne en France, un mot sur la catégorie que nous avons appelée « contes et *Mille et Une Nuits* ». L'*Index* traite comme des traductions les très nombreuses éditions des *Nuits*, dont la plupart sont des éditions illustrées d'un ou plusieurs contes choisis (toujours les mêmes : Aladin, Ali Baba, Sindbad, etc.) et ne sont pas à proprement parler des traductions ; c'est la raison pour laquelle les *Mille et Une Nuits* sont en tête du « Top 10 » des auteurs les plus traduits de l'arabe selon l'*Index*, avec 1 010 notices, loin devant le *Coran* (501) et le Nobel de littérature égyptien Naguib Mahfouz (361). Mais au-delà des *Nuits*, on trouve de très nombreuses traductions françaises de contes arabes, elles aussi souvent destinées à la jeunesse ; il s'agit d'ailleurs pour partie d'éditions bilingues français-arabe, ce qui donne à penser que le public visé est notamment celui des jeunes Français d'origine arabe, que l'on familiarise ainsi avec leur langue et leur culture d'origine.

L'essor de la littérature arabe moderne en traduction française

La littérature arabe moderne, née dans les premières décennies du 20^e siècle dans les centres urbains d'Égypte et du Levant et dans les capitales européennes et américaines de l'émigration arabe, prend véritablement son essor après la Seconde Guerre mondiale et rayonne progressivement sur l'ensemble de l'aire arabe. Ce n'est guère que depuis les années 1970 qu'on trouve une production romanesque significative, en qualité et en quantité, au Maghreb, et plus récemment encore dans la péninsule Arabique. C'est donc une littérature jeune ; logiquement, sa traduction est elle aussi très récente.

²³ Sur ce phénomène, voir Soraya El Alaoui, *Les Réseaux du livre islamique. Parcours parisiens*, Paris, CNRS Editions, 2006, spécialement le chapitre 6, « L'édition locale ».

De 1948 à 1968, il paraît en tout et pour tout 19 traductions françaises d'œuvres littéraires arabes modernes : à peine une par an²⁴. Après 1967 et la guerre des Six jours, l'émergence de la question palestinienne et plus généralement la vague tiers-mondiste donnent une nouvelle visibilité à la culture arabe contemporaine. Dans les années 1970 paraissent les premières traductions anglaises et françaises du Soudanais Tayyeb Salih (né en 1929), de l'Égyptien Naguib Mahfouz (1911-2006), du Palestinien Ghassan Kanafani (1936-1972), du Marocain Mohamed Choukri (1935-2003) des poètes Mahmoud Darwich (Palestine, né en 1942), Adonis (Syrie-Liban, né en 1931), etc. Il s'agit, on le voit, d'écrivains alors jeunes, parmi lesquels Mahfouz fait figure de vétéran ; sa traduction tardive (*Passage des miracles*, sa première traduction française, paraît en 1970, 23 ans après l'original) souligne l'effet de méconnaissance induit par la fermeture de la France à la culture arabe dans les années 1950 et 1960.

La dimension militante de ce moment fondateur de la traduction de la littérature arabe se manifeste aussi dans le profil des acteurs (traducteurs, éditeurs, institutions). Le principal éditeur dans ce domaine est Sindbad, maison créée en 1972 par Pierre Bernard et qui se spécialise dans le domaine arabe (avec quelques incursions dans les domaines turc et persan). Cette entreprise éditoriale est rendue possible par un accord avec le gouvernement algérien, qui permet à Sindbad d'exporter entre un tiers et la moitié de sa production en Algérie²⁵. Outre Sindbad, on trouve quelques traductions littéraires de l'arabe chez Maspero, Minuit, Messidor (éditeur lié au Parti communiste français), ou dans de petites maisons créées et/ou financées par des acteurs arabes (Publisud, Le Sycomore). Les publications chez les grands éditeurs de littérature étrangère traduite sont plus tardives et restent très rares : il faut attendre 1978 pour trouver un roman traduit de l'arabe dans la collection « Du monde entier » de Gallimard (*Chronique du figuier barbare*, de la Palestinienne Sahar Khalifa), et 1985 pour la collection « Cadre vert » du Seuil (*Zayni Barakat*, de l'Égyptien Gamal Ghitany).

L'année 1985 marque un tournant : « (...) après 1985, aucune année ne comptabilise moins de 10 titres parus dans le domaine de la littérature arabe contemporaine. (...) De 1990 à 1994, la moyenne dépasse les 17 titres annuels et de 1995 à 2000 elle atteint vingt-cinq²⁶ ». L'année 1985 voit aussi le lancement de la collection « Lettres arabes », publiée par Lattès avec un important soutien financier de l'Institut du monde arabe (IMA, qui vient d'être alors créé à Paris) et où paraissent de 1985 à 1990 onze romans et recueils de nouvelles traduits de l'arabe. On voit l'importance des soutiens publics, arabes (l'Algérie finançant

²⁴ Nada Tomiche, *La Littérature arabe traduite. Mythes et réalités*, Paris, Geuthner, 1978, tableaux p. 3 et 6-7.

²⁵ Sur la trajectoire de Pierre Bernard et l'histoire des éditions Sindbad, voir Maud Leonhardt Santini, *Paris, librairie arabe*, Marseille, Parenthèses/MMSH, 2006, spécialement le chapitre 7, « Les éditions Sindbad, de Pierre Bernard à Farouk Mardam-Bey ».

²⁶ *Ibid.*, p. 166-167.

Sindbad) et franco-arabes (l'IMA²⁷) dans cette période pionnière pour la littérature arabe moderne en France.

Le flux est bientôt accéléré par le relatif succès commercial rencontré par Naguib Mahfouz après qu'il a reçu en 1988 le prix Nobel de littérature – le seul attribué à un écrivain arabe à ce jour. Sa bibliographie occupe une place de choix dans l'ensemble (4 titres de lui traduits en français avant le Nobel, 32 de 1989 à 2006). Ce mouvement profite surtout aux écrivains égyptiens et libanais, qui dominent la production arabe²⁸; d'autres pays sont très peu représentés, soit parce qu'ils sont encore marginaux dans l'espace littéraire arabe (péninsule Arabique et Maghreb), soit pour des raisons plus politiques (Syrie, Irak); inversement, la littérature palestinienne est relativement bien traduite, là aussi pour des raisons politiques. D'autre part, à partir de 1990, les soutiens spécifiques (Algérie, IMA) évoqués plus haut disparaissent et sont relayées par les aides ordinaires à l'intraduction du CNL (voir chapitre 3), lequel consacre également plusieurs opérations « Belles étrangères » aux littératures des pays arabes : Egypte (1994), Palestine (1997), Algérie (2003) et Liban (2007).

Aujourd'hui, la littérature arabe moderne s'est donc fait une petite place dans le champ éditorial français et un fonds significatif de textes a été constitué. Cependant, l'acquis reste fragile. D'après le comptage de Maud Leonhardt Santini, qui porte sur 379 parutions de 1979 à 2000 (rééditions comprises), seule une petite minorité des textes traduits (10 %) ont été publiés (ou réédités) chez les grands éditeurs (Gallimard, Le Seuil, Albin Michel, Flammarion); 25 % l'ont été par de tout petits éditeurs (il s'agit notamment de traductions poétiques); tandis que 42 % relèvent d'éditeurs « dont la politique éditoriale est axée sur des problématiques relatives au monde arabe ou au tiers monde »²⁹; le reste relevant d'éditeurs au projet plus politique que littéraire (Messidor, Des Femmes, Le Cerf). La majorité des publications sont donc soit très peu visibles, soit enclavées dans des circuits éditoriaux qui tendent à enfermer la littérature arabe dans son aire géographique ou à la surpolitiser.

En termes de diffusion, seul Mahfouz atteint des tirages importants (plus de 10 000 exemplaires). Quelques auteurs se situent aujourd'hui, pour leurs titres les plus vendus, entre 5 000 et 10 000 : les Egyptiens Sonallah Ibrahim et Gamal Ghitany, la Libanaise Hanan El Cheikh, son compatriote Elias Khoury. Ghitany, Ibrahim et Khoury sont des auteurs caractéristiques de la génération des années

²⁷ Aux termes de l'acte de fondation signé en 1980, l'Institut du monde arabe devait être financé à égalité par la France et les Etats arabes signataires; en pratique, depuis sa création, la majorité de ces derniers ont soit refusé de verser leur contribution, soit l'ont versée avec des retards considérables. Cf. Thierry Fabre, « L'Institut du monde arabe entre deux rives », *Vingtième siècle*, n° 32, 1991, pp. 75-79.

²⁸ Sur l'Egypte, voir Richard Jacquemond, *Entre scribes et écrivains, Le champ littéraire dans l'Egypte contemporaine*, Arles, Actes Sud Sindbad, 2003.

²⁹ Maud Leonhardt Santini, *op. cit.*, p. 178-179.

1960 : tout en dépassant les procédés du naturalisme, leurs romans restent largement fidèles au double paradigme du réalisme et de l'engagement. Cela vaut aussi pour ceux de Hanan El Cheikh, qui ont l'avantage (d'un point de vue « commercial ») d'être centrés sur la condition féminine (voir *infra*). Les recueils du poète palestinien Mahmoud Darwich se vendent à plusieurs milliers d'exemplaires, succès de librairie que bien des poètes français de renom pourraient lui envier, mais qui repose sur le malentendu d'une réception surpolitisée. Enfin, depuis 2006, la littérature arabe en traduction française tient son premier vrai *best-seller* : *L'Immeuble Yacoubian* (Actes Sud, 2006), premier roman de l'Égyptien Alaa El-Aswany, qui selon son éditeur se serait vendu à quelque 150 000 exemplaires en dix-huit mois. C'est une sorte de *remake* du *Passage des miracles* de Mahfouz : un roman de facture très conventionnelle, où la description d'un microcosme, espace restreint situé dans la capitale fonctionne comme métaphore de la société égyptienne. Le succès de *L'Immeuble Yacoubian* confirme la tendance indiquée par les auteurs qui dominent le marché de la littérature arabe moderne en traduction, de Mahfouz à Elias Khoury, c'est-à-dire la domination de la lecture ethnographique et/ou politique de cette littérature – situation qu'elle partage avec d'autres littératures dominées.

Une autre caractéristique de ce marché est la place particulière qu'il fait aux femmes. En 1961, Le Seuil publie *Je vis !*, récit autobiographique d'une jeune Libanaise, Leila Baalbaki, en rupture avec la morale dominante de son pays : traduction exceptionnelle à la fois par sa rapidité (trois ans après l'original) et son contexte (c'est *la seule* traduction d'un auteur arabe moderne publiée en France par un éditeur majeur entre 1948 [Taha Hussein, *Le Livre des jours*, Gallimard] et 1978 [Sahar Khalifa, *Chronique du figuier barbare*, Gallimard]). Cette exception historique est révélatrice de la réception particulière des écrivaines arabes dans les espaces littéraires centraux, réception où se mêlent exotisation (le voyeurisme [post-]colonial) et politisation (la solidarité avec la cause de la femme arabe opprimée).

Certes, pour les femmes comme pour les hommes, la barrière de la langue reste déterminante : d'Assia Djebar, qui publie depuis les dernières années 1950, aux nouvelles générations (Nina Bouraoui, Malika Mokeddem, Maïssa Bey...), les écrivaines d'expression française jouissent d'une position plus favorable que leurs consœurs d'expression arabe. Mais ces dernières sont avantagées par rapport à leurs pairs de sexe masculin. La comparaison des dates de parution des originaux et des traductions révèle que les œuvres des femmes accèdent à la traduction souvent plus rapidement que celles des hommes. Qui plus est, les femmes intéressent davantage les grands éditeurs : outre les exemples anciens de Leila Baalbaki et Sahar Khalifa (passée de Gallimard à Flammarion puis au Seuil pour son dernier roman, *Un printemps très chaud*, 2008), on peut citer aussi l'Algérienne Alham Mostaghanmi, chez Albin Michel dans la collection « Les grandes traductions » (*Mémoire de la chair*, 2002 et *Le Chaos des sens*, 2006) ou

la Libanaise Najwa Barakat, dans la collection « Cosmopolite » de Stock (*Le Bus des gens bien*, 2002) – aucun écrivain arabe n'avait été traduit avant elles dans ces deux collections.

Exotisation et surpolitisation caractérisent aussi la réception des écrivaines arabes : les plus traduites et les plus lues sont celles dont les œuvres confirment le plus ces représentations de la femme arabe « opprimée » et/ou à la sexualité déviante ou débridée. Ces thématiques sont largement ignorées par les nouvelles générations d'écrivaines arabes, dont certaines sont d'ores et déjà traduites en français (les Égyptiennes Somaya Ramadan et May Telmessany, la Palestinienne Adania Shibli). En cela, elles sont en phase avec les évolutions tant de l'espace littéraire international (où les écrivaines, de plus en plus présentes et visibles, sont souvent en première ligne dans la rupture avec le paradigme du réalisme et de l'engagement) que du champ littéraire français, où les écritures individualistes, en particulier féminines, occupent une place privilégiée. Elles ont pourtant, en dépit de leur qualité littéraire, beaucoup de difficultés à s'imposer (peu de recensions critiques, faibles ventes). Là encore, tout semble se passer comme si les espaces littéraires centraux cherchaient à maintenir les littératures les plus dominées dans la sphère du document ethnographique et du témoignage politique, c'est-à-dire à les cantonner dans le paradigme du réalisme et de l'engagement, et leur refusaient le droit de se réapproprier leurs valeurs les plus autonomes et les plus universelles (voir chapitre 6).

En conclusion, dans un contexte où le nombre de traductions publiées a considérablement augmenté, doublant sur le marché français et triplant sur le marché arabe, les évolutions sont contrastées. Sur le marché arabe, où le livre traduit tend à couvrir tout le spectre de la production éditoriale, la part du français est en baisse mais notre langue résiste mieux dans ses points forts traditionnels (littérature et sciences humaines), et la présence d'une politique forte de soutien à l'extraduction, depuis 1990, est un facteur déterminant de cette résistance. Un autre facteur est le fort développement de la production éditoriale française sur le monde arabe (champ orientaliste et auteurs arabes d'expression française), production qui est de plus en plus traduite en arabe. Inversement, la traduction de l'arabe augmente considérablement sur le marché français du livre à partir des années 1985-90, plaçant la France en tête des pays traduisant de l'arabe dans le monde ; ce mouvement de traduction reste concentré quasi exclusivement sur les domaines littéraire et religieux, mais alors qu'auparavant la production arabe classique dominait, elle est désormais largement distancée par la production contemporaine, tant en littérature qu'en religion. Ainsi, par l'ensemble des évolutions qu'ils enregistrent, les flux de traduction entre l'arabe et le français répercutent assez fidèlement l'évolution récente des relations culturelles entre la France et le monde arabe, caractérisée par l'intensification des échanges et

l'imbrication croissante des champs de production intellectuelle, qui contraste avec la montée des fermetures, des formes de méconnaissance et de mé-représentation au niveau des sociétés globales.